



Les turbines du Titanic

Robert Perišić

*« Robert Perišić est
une étincelle rayonnante
d'intelligence et scintillante d'ironie. »*

Jonathan Franzen

Les turbines du Titanic

Robert Perišić

Traduit du croate par Chloé Billon

Oleg et Nikola partent en expédition dans la petite ville de N., oubliée du monde. Leur mission : remettre en marche l'usine de turbines devenues obsolètes mais dont un certain Colonel leur a passé commande. Ils tentent de gagner la confiance d'une population locale incrédule et se conforment avec cynisme à l'idéal socialiste yougoslave : l'autogestion. Tout cela sera-t-il beau et vain, comme de fabriquer des turbines pour le *Titanic* ?

Dans une ère post-industrielle où le monde ouvrier se confronte au capitalisme le plus absurde, les corps se frôlent, lourds de leur passé, de leurs amours, de leurs échecs.

De la débâcle naît un roman poétique, drôle et captivant.

Robert Perišić est né à Split en 1969. Il fait des études de philosophie à Zagreb, où il vit et travaille comme journaliste, critique littéraire et auteur de recueils de nouvelles, de poésie et de romans. Traduit en allemand, tchèque, italien, bulgare, slovène, serbe, macédonien, anglais, il connaît aussi un vif succès aux États-Unis. *Les turbines du Titanic* est son deuxième roman.

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris,
et publié avec l'aide du ministère de la Culture croate.

Robert Perišić

Les turbines du Titanic

traduit du croate par Chloé Billon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Područje bez signala

Illustration de couverture :
© iStock/daseugen

© Robert Perišić, 2014, 2015.
Publié en langue originale par Sandorf, Zagreb.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2019.

ISBN 13 : 978-2-84720-925-9

PREMIÈRE PARTIE

Inventaire industriel

*I asked my father
I said, « Father, change my name »,
The one I'm using now, it's covered up
With fear and filth and cowardice and shame*

*Ah, but, lover, lover, lover, lover,
Lover, lover, lover, come back to me*

L. Cohen

1.

Il l'entendait par intermittences. *Comment... tre relation... sais pa... ai réfléch... à qui...*

Les mots surnageaient, reprenant leur souffle, tel un noyé dans les vagues.

...pparais et tu disp...

– On dirait qu'il n'y a plus de réseau par ici, dit-il.

La plus petite barre tremblota puis disparut.

Le tout-terrain japonais avait de bons amortisseurs et il pouvait, comme on dit, *feuilleter le journal* qu'il avait acheté tôt le matin au kiosque à la frontière.

De temps à autre, il aimait bien feuilleter les journaux de la transition. Ils avaient quelque chose de magique, de réel et d'irréel à la fois. Mauvaise mémoire, esprit embrouillé, vestiges d'une politique morte. Un peu comme les endroits signalés par des fleurs en plastique ou une croix, sur le bas-côté des routes de province.

Par endroits apparaissait une misérable petite maison sans toit, envahie de broussailles drues qui avaient poussé depuis la dernière guerre. Les murs noircis portaient encore la signature des destructeurs, des symboles, des noms d'unités, juste histoire de se vanter.

Les misérables avaient fait sauter les misérables. Les misérables s'étaient vengés des misérables et les misérables étaient devenus encore plus misérables.

La spirale de la misérabilité, pensa-t-il. J'y ai peut-être même un peu contribué.

Mais le mot *misérabilité* existait-il, ou l'avait-il inventé ? Il n'arrivait pas à se souvenir ; il portait sa langue par le monde et en faisait ce qu'il voulait.

Devant eux s'ouvraient à nouveau une vallée encaissée cernée de sommets acérés et une petite bourgade chétive,

une commune qu'ils auraient rapidement traversée s'ils n'avaient pas cahoté derrière un autobus qui émettait une fumée grasse et conduisait, semblait-il, les écoliers en ville.

Sur la banquette arrière du bus, un groupe d'adolescents jouait à un jeu ancestral : un grand dadais fixait leur tout-terrain à travers la vitre sale, puis quelqu'un lui donnait un coup derrière l'oreille, après quoi tous levaient les mains en l'air. Il devait deviner qui l'avait frappé.

Une fois de plus, il échoua.

Le dadais fixait, déconcentré, le pare-brise teinté de leur tout-terrain et leur plaque d'immatriculation étrangère, attendant un nouveau coup.

Oleg regardait depuis la voiture ces yeux hébétés ; les yeux de ce peuple, se dit-il.

– Ce bus doit dater des années quatre-vingt.

– Comme tout le reste.

Regarde, le dadais a enfin deviné. À son tour de frapper.

Ils changent de place, un boutonneux s'assied.

Le dadais frappe le boutonneux, mais – mais non, pas comme ça, mec, un peu de patience – il est immédiatement percé à jour.

– Toi, t'es pas un grand stratège, c'est le moins qu'on puisse dire, dit-il, et Nikola lui lança un regard.

– Pas toi.

À présent, le dadais reçoit à nouveau des coups sur les oreilles. Son visage trahit toute la frustration accumulée, et Oleg ressent l'envie de lui signaler d'une manière ou d'une autre quelle main l'a frappé : mais non, se dit-il, de toute façon, il ne comprendrait pas... On dirait soudain que le dadais vient de remarquer leur plaque étrangère. Il leur tire la langue en recevant des coups sur les oreilles, ce qui est même légèrement dangereux : il pourrait mordre son organe communicationnel.

– Allez, double ce bus, je t'en supplie.

– Il y a une ligne blanche. Et la vitesse est limitée.

Le dadais montre à présent à ses camarades la voiture et la plaque d'immatriculation, et ils leur font tous ensemble le salut patriote de leur ethnie. Oleg est relativement certain de ce qu'ils crient en chahutant.

– Le dadais s'est trouvé un ennemi étranger.

– Pardon ?

– Allez, double-les, fuck la limitation !

Ils continuèrent de rouler, repoussant le moment de faire une pause, jusqu'à une gargote de bord de route, au rez-de-chaussée d'une maison esseulée à un étage, portant le nom « Strada ».

Ils s'assirent à l'intérieur.

But I shot a man in Reno just to watch him die...

– Hé... Il y a quelqu'un qui écoute Johnny Cash ici.

– Hé, pourtant, on dirait bien qu'il n'y a personne.

De quelque part derrière le bar apparut enfin une jeune fille maigre aux longues enjambées, la cigarette à la bouche.

– Salut, Dieu vous aide, grâce à Jésus, salam aleykoum...
Qu'est-ce que vous buvez ?

Elle se pencha entre eux, sans prêter attention à son décolleté, pour essuyer la table, y faisant tomber au passage la cendre trop longue de la cigarette qu'elle avait à la bouche.

Elle l'ôta un instant de sa bouche, s'accroupit légèrement, et souffla sur la cendre.

– Et voiiiiilà !

Quand elle apporta les boissons, elle demanda :

– Et vous allez où ?

Oleg répondit qu'ils allaient à la petite ville de N.

– Oh ? Et pour quoi faire ?

– Du business.

– C'est ça, elle est bien bonne celle-là !

– Tu ne me crois pas ?

– Dans le genre trou paumé, on fait pas mieux. C'est là d'où je viens.

– Tu veux rentrer à la maison avec nous ?

– Tu vois bien que j'ai du travail ici, dit-elle en repartant vers le comptoir.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

– Pas vraiment, non... Comment tu t'appelles ? Moi, c'est Oleg, et lui c'est Nikola.

– Moi c'est Lipša*.

– Plus que qui ?

– C'est mon nom. Il y a quelque chose de drôle ?

– Rien... Tu pourrais nous donner le numéro d'une de tes amies là-bas. On a besoin d'un guide.

Elle souffla sa fumée et le jaugea du regard.

– Tu veux dire une escort ?

– Non, on est des mecs bien, répondit Oleg. On apporte du capital étranger.

– Je vais te donner mon numéro alors. Appelle-moi que je te dise où tu es quand tu te seras perdu dans cette métropole.

Ils voulaient arriver à N. avant la nuit, et ils finirent rapidement leur verre.

Elle alla à la caisse, une de celles qui s'ouvrent en donnant un coup sur le côté.

– Trois cinquante.

Il donna vingt et lui dit de garder la monnaie.

Elle cria dans leur dos, la monnaie à la main :

– Mais t'es con, mec, c'est masse de thunes...

Tandis que Nikola démarrait la voiture, elle les regardait depuis la porte, une cigarette entre les dents, les bras croisés,

* En croate, *lipša* signifie « plus belle ». [Les notes sont de la traductrice.]

en bottes noires jusqu'aux genoux, sous l'enseigne « Strada » au néon éteint.

Quelques kilomètres plus loin gisait sous la neige une longue automobile, du type Volvo, un pneu avant à plat.

Entre les arbres dénudés se dessinaient, flottant depuis l'ouest, des nuages couleur cendre, et un éclair lointain et silencieux.

– Une femme exquise, dit Oleg quand ils eurent démarré.

Nikola soupira, comme s'il avait à l'esprit quelque chose qu'il n'avait pas envie d'expliquer. Puis il ajouta tout de même :

– Ce n'est pas une femme.

– Et c'est quoi alors ?

– Une femme, c'est tout un concept.

Oleg éclata de rire. Il rit de bon cœur, puis dit :

– Voilà, c'est comme ça que je t'aime !

– Comme quoi ?

– T'es grognon depuis ce matin. Alors que tu sais être drôle.

– Je disais ça sérieusement.

– Je sais.

Quelle discussion de merde, se dit Nikola.

– Tu es le plus grand romantique que je connaisse.

Nikola eut envie de répliquer qu'il n'était pas romantique. Qu'est-ce que sa vie avait de romantique ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça voulait dire, *romantique* ?

Qu'est-ce que ça voulait dire dans la bouche d'Oleg ? Qu'il était un imbécile, une mauviette, quoi ? Peut-être bien qu'il était vraiment romantique, mais il n'avait pas envie d'en parler avec Oleg. Il demanda tout de même :

– Qu'est-ce que ma vie a de romantique ?

– Je ne sais pas, rétorqua Oleg. Je n'ai jamais dit que le romantisme était quelque chose de concret.

– Aha.

- Une fois, en Sibérie, près de Tobolsk...
- Près de quoi ?
- Près de Tobolsk, enfin, rien n'est près de rien là-bas, mais Tobolsk est ce qu'il y a de plus près...
- Génial, ça m'aide beaucoup.
- T'as jamais entendu parler de Tobolsk ? C'est là-bas que Krizanić a publié sa grammaire. Et en 1665, s'il te plaît.
- Qui l'eût cru.
- Je suis allé à Tobolsk, donc tu peux me croire.
- Et comment est-ce qu'on en est arrivés là ?
- Je sais pas, on roule dans des trous paumés, du coup ça m'a rappelé...
- Ça t'a rappelé quoi ?
- Justement, tu m'as interrompu !... C'est ce que j'avais commencé à raconter. Là-bas, près de Tobolsk, dans une espèce de ville, un trou encore pire que celui-là, écoute-moi bien, un type m'a dit que, pour un million de dollars, il pouvait m'avoir une bombe.
- Une bombe comment ?
- Atomique.
- Ils passèrent sur un assez gros nid-de-poule et tremblèrent légèrement. Ils roulaient à présent le long de la rivière, en contrebas bâillait un ravin. Il tombait doucement de la neige fondue.
- Pour seulement un million ? dit Nikola en tenant fermement le volant.
- C'est ce que j'ai demandé au type : *Pour seulement un million ?*
- Il souffla sa fumée en observant la rivière en contrebas, le long de laquelle, comme du gui, d'innombrables sacs plastique s'étaient pris dans les broussailles. Il s'était attendu à trouver ici une nature intacte, et regardait fixement ce spectacle.

– Et tu sais ce que m’a répondu le type ? demanda Oleg avant de faire une pause dramatique.

– Quoi ?

– Attends, je lui dis : *Pour seulement un million ?* Et tu sais ce qu’il me répond ?

– J’ai compris, alors quoi ?!

– Il me dit : *Oui. C’est une petite bombe.*

Oleg éteignit sa cigarette et en alluma une nouvelle.

Après un certain temps, Nikola demanda :

– Tu penses que c’était sérieux ?

– Écoute, je peux pas te dire, j’ai pas vérifié... C’était le chaos général en Russie... répondit Oleg.

Il réfléchit un peu.

– Soit c’était sérieux, soit il se foutait de ma gueule.

Il rit.

– Putain, mais c’est pas drôle.

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? J’ai pas vérifié. C’est ma graaande contribution à la survie de l’humanité.

– Je sais. T’es un putain de héros.

– Hé, à ton avis, si j’avais refourgué à ces lumières une *petite bombe*, jusqu’où ça aurait été ?

Il éclata à nouveau de rire.

Au diable son sens de l’humour de merde, se dit Nikola.

Ils se trouvaient à présent dans une vallée encaissée et profonde, et seuls les sacs plastique blancs dans les broussailles scintillaient encore le long de la rivière noire.

Puis la route se divisa, et ils s’engagèrent dans une longue montée.

Oleg était plongé dans ses pensées : dans cette étrange nuit, dans cet hôtel près de Tobolsk, où il avait fini avec une brune incroyablement belle, qui ressemblait à une Indienne et parlait russe, et qui s’était ce soir-là, dans cette espèce d’immonde boîte de nuit, comme matérialisée à côté de lui au comptoir, et dont il ne savait pas si c’était une pute

ou non – il ne l’avait pas commandée, ce qui ne signifiait pas que quelqu’un d’autre ne l’avait pas fait pour lui, car les types avec qui il traitait avaient leurs conceptions bien à eux, parfois singulières, de l’hospitalité. Il lui avait raconté n’importe quoi, il lui avait dit qu’il était capitaine de marine – or la mer était très loin, et gelée par-dessus le marché – il lui avait dit qu’il était de Krems en Autriche, et même si ça aussi c’était loin de la mer, ça ne l’avait pas dérangée le moins du monde : est-ce que c’était une pute qu’on lui avait jetée dans les pattes, ou est-ce qu’elle le trouvait divertissant, ou est-ce qu’elle le croyait, se demandait-il. Elle avait ce regard comme si elle était complètement sous le charme, voire même un regard naïvement énamouré, ce qui était peut-être même vrai, étant donné qu’elle avait un grand désir de partir de ce monde, vers un autre monde qu’il incarnait et qu’elle contemplait amoureusement. Il s’interrogeait à ce sujet en buvant vodka sur vodka, en lui parlant des mers sur lesquelles il naviguait, des voiles des voiliers et d’une aventure qu’il avait vécue sur une île tropicale, où il avait inséré l’intrigue du film *Les Révoltés du Bounty*, qui est inspiré d’une histoire vraie, mais lui s’était appuyé exclusivement sur le film, parlant des femmes indigènes de cette île, qui étaient belles comme elle, et c’était là qu’il avait perdu le fil de l’histoire, et s’était mis à lui parler des avantages de cette culture qui, expliquait-il, ne condamnait absolument pas l’amour libre, c’était, disait-il, un monde totalement différent, un monde qu’il avait appris à connaître et auquel il avait fini par appartenir, et il se demandait si elle le croyait vraiment ou si elle faisait juste semblant, mais avec le temps, après toutes ces vodkas, il s’était de moins en moins posé la question, et ils avaient fini dans cet hôtel, ils avaient baisé divinement – même s’il n’avait pas de préservatifs sur lui, il n’avait pas pu résister. D’autre part, il avait compté sur le fait (il était tout de même vaguement convaincu que c’était une pute) qu’elle aurait des préservatifs sur elle, mais elle

n'en avait pas. Ils avaient continué à boire les bouteilles du minibar et elle avait, se souvenait-il, dit qu'elle était d'origine mansi, ou quelque chose comme ça, un peuple de quelque part là-haut, et il avait lui aussi décliné sa véritable identité, et en l'entendant elle avait sursauté et dit qu'elle avait un enfant avec un de ses compatriotes, puis elle avait prononcé le mot *Mantier*, et il avait pensé que c'était le prénom, ou peut-être même le nom de famille de son ancien chéri, *Mantier*, *Mantier*, elle le répétait comme si ça aurait dû lui dire quelque chose, et il avait fini par comprendre qu'il s'agissait de *Monter*, une entreprise implantée là-bas. Bordel, elle ne connaissait que le nom de l'entreprise... Elle se payait sans doute sa tête. C'était sans doute une pute qui inventait des histoires à la con tout comme lui lui avait raconté des histoires. Ou peut-être après tout qu'elle était une pute extrêmement romantique, qui avait oublié qu'elle était une pute, et avait, comme avec lui, baisé sans protection avec l'un de ses compatriotes dont le nom était trop compliqué à son oreille, si bien qu'elle n'avait retenu que le nom de l'entreprise ? Ou alors, elle était si bête qu'on ne pouvait même plus appeler ça de la bêtise, mais plutôt une conception différente de la vie, comme dans le film dont il lui avait parlé, et il avait eu lui aussi l'impression de devenir un marin de ce film, ce qui était diamétralement opposé au rôle qu'il jouait dans la vie réelle mais lui avait tellement plu qu'il aurait pu tomber amoureux d'elle et, de fait, il lui avait à nouveau fait l'amour comme quelqu'un d'amoureux. Mais bordel, que pouvait-il bien faire de cet amour pour une pute ou une pute romantique ou une extraterrestre qui avait un enfant avec *Mantier*, dans cette ville où on lui avait proposé une bombe atomique et où il s'était, peut-être précisément pour ça, tellement saoulé qu'il ne savait plus très bien qui elle était et qui l'avait envoyée coucher avec lui, et si quelqu'un l'avait envoyée, ou si elle était peut-être même folle, car à un moment, alors qu'ils étaient déjà terriblement

ivres – ils avaient bu tout le minibar – elle l’avait enlacé et s’était mise à pleurer, balbutiant qu’il était l’amour de sa vie, et qu’elle savait qu’il allait partir, qu’il allait l’abandonner, mais que ce n’était pas juste et qu’il devait réfléchir encore une fois, qu’il réfléchisse un tout petit peu et il verrait, il verrait ce qui était juste, mais il était déjà tellement cuit qu’il était incapable de penser, il se contentait de sourire en hochant la tête, sans doute qu’il pleurerait lui aussi, oui, oui, sans doute, et en plus il avait toute la soirée eu en tête la *petite bombe*, cette *petite bombe* qu’il avait finalement décidé de ne mentionner à personne, même si on lui avait dit qu’il devait toujours tout raconter, toujours transmettre chaque proposition, et on le lui avait dit du ton le plus sérieux, qui présupposait les conséquences les plus sérieuses. Nikola n’en a pas la moindre idée quand il lui dit *t’es un putain de héros*, mais rien ne sert de l’expliquer à Nikola, pas plus que de lui raconter comment le matin, alors qu’elle dormait encore, il avait fait ses bagages et disparu, en lui laissant un peu d’argent, vraiment beaucoup si on estimait qu’elle était une pute, et pas tellement si on estimait qu’elle n’était pas une pute, et même si on estimait qu’elle était une pute folle qui avait oublié qu’elle était une pute, mais il n’en avait pas la moindre idée, et il avait peur de s’en assurer une fois sobre, tout comme il avait peur de vérifier l’histoire de cette petite bombe, si bien qu’il avait réglé la chambre et, voyant le réceptionniste soulever le combiné du téléphone tout de suite après, il s’était engouffré dans un taxi devant l’hôtel et lui avait dit de rouler pleins gaz vers Tobolsk, saisi d’une panique qui était peut-être démesurée, et il ne savait pas très bien ce qu’il fuyait, mais il avait fui.

2.

Des toits rougeâtres délavés et une enfilade de bâtiments cubiques sur un plateau, sous une montagne se dressant dans la brume comme une énorme main à la recherche de quelque chose. Un pont métallique grinçant, de la neige boueuse sur le trottoir étroit, un homme courbé entraîné vers le bas par le poids d'un sac plastique de centre commercial. Une balançoire vide dans un square déplumé, à côté d'elle un homme et son chien : il les regarde comme quelque chose de nouveau. Si ça se trouve, il *connaît* toutes les voitures de la ville, se dit Oleg.

Puis une petite place que traverse la route, un embrouillamini de drapeaux sur le bâtiment à deux étages de la mairie, et trois jeunes hommes devant un café, recroquevillés de froid dans leurs blousons courts, les mains dans les poches, qui mijotent quelque chose. À présent, Oleg se dit que c'est lui qui les *connaît*, comme s'il regardait avec des yeux nouveaux la rediffusion d'une vieille série.

Il ne pouvait s'empêcher de se souvenir : il avait grandi dans un endroit comme ça.

Il connaissait les dimensions de cette vie. D'anciennes perceptions de l'espace lui revenaient.

Le sentiment d'être loin de tout, et pourtant prisonnier.

Toute cette nature, en vain.

Être *paumé*, c'était le mot. N'être nulle part, et sans issue.

Je serais devenu fou, pensa Oleg, si je n'étais pas parti de là-bas, de ma petite ville. Avant de se dire, non, *en vrai*, je me serais probablement préservé de la folie. J'aurais limité mes attentes. Accepté la merde. Je serais tombé amoureux d'une idiote.

D'accord, pas d'une idiote, d'une fille convenable, qui aurait eu sur moi un effet thérapeutique.

On voyait au loin le squelette de l'usine. Sur la pente qui remontait doucement vers la montagne, le bâtiment avait l'air d'une forteresse abandonnée surgie d'un autre temps.

Il pensa au socialisme en construction, dans la province, là où il avait grandi. Tout à coup lui apparurent ses parents, à la maison, à la fin des années soixante-dix, inquiets de la *situation* et suivant les symptômes, les signes ténus émis par la télévision. Où en est-on dans la capitale ?

Quel est l'état de santé du Président ? Il était – il se souvenait bien de ce sentiment – quasiment impossible d'imaginer sa mort.

C'est drôle, mais ça semblait être la fin du monde.

Et ensuite, c'était vraiment arrivé.

Ils conduisirent jusqu'à la maison qu'ils avaient louée par téléphone dix jours plus tôt ; un émigré s'était construit une énorme baraque, comme dans ses rêves.

Pour certaines personnes, leur maison est un rêve, et l'architecte ne peut que le gâcher.

La maison était, outre une ou deux coupoles, pleine de petits toits pointus, d'arcades et de balcons arrondis aux balustrades à piliers blancs, avec des lions aux coins et un portail télécommandé devant l'allée rafistolée.

En la contemplant, Oleg se dit qu'elle avait l'air de la maison d'une sorcière à la pointe de la modernité.

– C'est notre palais de conte de fées, déclara-t-il.

L'homme qui les attendait, le frère de l'émigré, commenta :

– Bon Dieu, c'est tout à fait ça.

La maison donnait sur une station-service turquoise, qui montait la garde le long de la grand-route.

– Elle est ouverte jusqu'à minuit, dit le maître de maison.

Dans un rayon de cent kilomètres, c'est le seul endroit où vous pouvez faire le plein si tard.

– Magnifique, déclara Oleg. C'est là que sortent les jeunes ?

Le frère de l'émigré le regarda, l'air de se demander comment il savait, puis répondit :

– Un peu. Ceux qui ont un scooter. Mais ils ne font pas beaucoup de bruit.

Ils auraient voulu payer le loyer tout de suite, mais le frère de l'émigré avait insisté pour boire d'abord une petite rakija, il faut faire les choses bien, et les avait invités à prendre une eau-de-vie de coing, maison, dans sa demeure un peu plus modeste, à deux pas, où ils s'assirent à une table ronde et massive de fabrication récente, dans une salle à manger sombre aux murs lambrissés. Le garçon qui étalait de la margarine sur du pain n'avait pas répondu au salut des invités, il s'était contenté de les regarder par en dessous, de travers, comme s'il avait déjà entendu dire du mal d'eux, puis il avait couru jouer au football avec un ami sans bonnet, sur la prairie le long de la route : des petits buts, deux pierres chacun. Le hors-jeu, c'était la neige gelée.

Nikola les regardait par la fenêtre, il voyait leur souffle dans la lumière hivernale, il se sentait si loin de tout ça, si isolé, et brusquement remonta, du ventre vers la tête, avant de lui serrer la gorge, l'angoisse.

Il partit aux toilettes, fouilla dans ses poches et avala un Xanax.

Le miroir avait une bordure dorée.

La porte ne grinça pas à son retour.

Oleg demanda au frère de l'émigré, Gojko qu'il s'appelait, s'il connaissait un ingénieur de l'ancienne usine, et il mentionna un certain Sobotka : il ne savait pas exactement où il vivait, mais on pouvait le trouver en ville.

En s'asseyant, Nikola se souvint qu'il avait oublié d'essuyer la sueur de son front. Il l'essuya.

Deux petits verres de rakija vides et un plein, le sien, étaient sur la table, la lumière tombait tout entière sur eux, et le frère de l'émigré le regardait comme un médecin, ou peut-être plutôt un mécanicien (*mais qu'est-ce qui tourne pas rond chez lui ?*).

Nikola but sa rakija cul sec, et Oleg déclara :

– Merci pour la rakija, un délice ! Mais on doit y aller !

Il se promenait dans le vieux centre, sans allonger le pas.

Une petite ville, tu peux la détruire d'une enjambée un peu trop longue. Tu le comprends sans même y penser, et tu raccourcis, tu raccourcis tes pas, et puis tu finis par faire presque du surplace. C'est ainsi qu'il marchait sur cette calade turque où s'étaient à contrecœur rencontrés deux empires, comme s'ils étaient tous les deux à bout de forces : ils étaient arrivés ici, bien loin de chez eux, et s'étaient demandé à quoi bon tout ce chemin. Et puis il leur avait fallu être ici, juste à cause de l'autre empire, et ils étaient ainsi restés sur ce plateau pendant des années, des siècles, se déplaçant légèrement parfois, un pas en avant, un pas en arrière, se frottant au corps à corps comme deux poids lourds étroitement embrassés dans l'attente du gong, déjà presque amis dans leur terrible fatigue.

– Allez, Niks, tu mates comme si c'était Paris...

– J'arrive.

– La conduite t'a fatigué ?

– Oh que oui.

Une petite ville a sa propre logique du regard, et chaque passant se chargeait de le lui rappeler ; dans une grande

ville, les regards flottent, parcourent, clignotent, tandis qu'ici le regard contrôle l'espace, il éblouit comme des pleins phares. Chaque homme qu'ils rencontraient avait, patageant dans cette neige sale, le besoin de les observer ; ils les regardaient systématiquement dans les yeux, comme pour vérifier quelque chose.

Cette inspection avait l'air d'être normale, nul ne les observait à la dérobée.

Nikola sentit que ça l'énervait, il aurait aimé pouvoir s'ébrouer de ces regards comme un chien qui sort de l'eau.

Oleg se dit qu'il y avait dans ces regards une forme de manque de respect : manifestement, nous n'avons pas l'air assez dangereux.

Oui, pensa-t-il, ça aussi, il faudrait en tenir compte ; lui aussi, il avait marché dans ce genre de rues, et avec des gens devant lesquels il fallait baisser les yeux.

L'espace d'un instant, il ressentit le désir de partir d'ici pour ne jamais revenir, mais il savait qu'il ne pouvait pas le dire devant Nikola. Il lui jeta un coup d'œil : ses sourcils penchaient dangereusement vers le bas.

– Bouffe, alcool, gonzesses.

– Pardon ?

– Il faut nous concentrer là-dessus, dit Oleg avec optimisme. Apercevant une enseigne Restaurant Les Haïdouks, il se frotta les mains :

– Voilà, enfin !

Ils pénétrèrent dans une décoration cent pour cent années quatre-vingt, et s'assirent dans un compartiment.

Le serveur, ayant jaugé Oleg comme un monsieur d'importation, s'entêtait à lui recommander le poisson, ce qui finit par le vexer légèrement.

– Dis-moi, comment ça se fait qu'il y ait tellement de sacs

plastique dans la rivière ? Comme si quelqu'un les jetait exprès ?

– Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, renonça le serveur en écartant les bras, ces débiles en amont ont mis des décharges aux mauvais endroits, il y a eu des crues cet automne et...

– Et personne ne nettoie ?

– Hmm, réfléchit le serveur face à cette question piège. Et qui ?

Il ne dit plus un mot du poisson.

La viande, elle, était excellente.

Ils lui posèrent au passage des questions sur Sobotka, sans rien apprendre de plus.

Ils se renseignèrent ensuite dans deux boutiques d'artisanat, blotties l'une contre l'autre, qui avaient survécu à la désindustrialisation et se dressaient à présent là tels deux vainqueurs sans joie. L'une travaillait dans le cuivre et vendait de la vaisselle ciselée. L'autre ne vendait que des chaussons, de couleurs vives, aux motifs charmants, doux et chaleureux. Il y avait tellement de chaussons dans cette échoppe que ça vous donnait instantanément chaud.

– Ils ont l'air d'aimer les chaussons par ici, remarqua Oleg.

– Mmm, acquiesça Nikola en sortant.

Le chaussonnier, tout comme le chaudronnier, n'était pas bien sûr de qui était cet ingénieur que cherchait Oleg. Peut-être que je demande aux mauvaises personnes, se dit-il en sortant, artisans et ingénieurs, ce sont deux civilisations différentes.

– Je manquais d'air avec tous ces chaussons, s'excusa Nikola.

– C'est bon, mais allez, implique-toi un peu !

Nikola pensa en lui-même qu'il était totalement impliqué.

En attendant sur les pavés ottomans, il avait observé les alentours, et il proposa :

– Et si on demandait à ces types, là-bas ?

Devant un petit magasin d'alimentation générale, six à sept hommes emmitouflés partageaient une bouteille. Ce faisant, ils regardaient les nouveaux arrivants. Derrière eux brillait un lampadaire.

Oleg se dirigea vers eux, demanda où il pouvait trouver l'ingénieur Sobotka, et ils lui répondirent tous d'une seule voix, il n'arrivait pas bien à les comprendre : ils parlaient un dialecte, ou ils étaient tout simplement trop bourrés... Seul l'un d'entre eux, long et mince, au visage mélancolique, et qui avait l'air sobre, dit quand les autres se furent tus :

– J'ai bossé avec lui. Mais je ne sais pas où il habite. T'as pas une clope ?

Nikola sortit son paquet et distribua quelques cigarettes.

– On a besoin de lui pour un boulot, si jamais vous le voyez... dit Oleg.

Il pensait qu'ils allaient lui demander de l'argent pour une bouteille, mais non.

– J'aurais peut-être dû leur acheter une bouteille, non ? demanda-t-il à Nikola quand ils se furent éloignés.

Oleg revint sur ses pas et entra dans l'épicerie pour en ressortir avec une bouteille qu'il donna au mélancolique. Ce dernier le regarda, ne dit rien, mais la prit.

– Relations publiques, déclara Oleg en revenant vers Nikola.

Ils tombèrent ensuite sur un vieux postier, petit et maigre, qui parlait clair et fort comme s'il était au rapport, il leur dit qu'il s'appelait Vitan Šaracen, qu'on l'appelait V.Š. la Poste ou même Votre Poste à Vous, ce qui n'était pas très sérieux

– « Vous pouvez m'appeler La Poste, pour faire plus court ! » dit-il comme s'ils nouaient ainsi des relations officielles – puis il ajouta qu'ils pouvaient tout lui demander, qu'il suivait tout, *objectivement*, qu'il n'avait pas touché à l'alcool depuis trente ans, car « la poste, c'est la poste », dit-il, ce qu'ils ne comprirent pas très bien, et il leur demanda ensuite, avant qu'ils n'aient eu le temps de lui poser la moindre question, si les lettres avaient disparu chez eux aussi, ou si c'était juste ici, et si l'illettrisme faisait son grand retour, ou si c'était juste ici, et s'il était normal que le seul à recevoir encore des lettres ne les réceptionne pas, ou si c'était juste ici, et s'ils savaient où ils avaient atterri, et s'ils avaient des questions oui ou non ? Nikola le regarda en haussant les sourcils, mais Oleg lui dit d'un ton impérieux :

– Nous sommes à la recherche de l'ingénieur Sobotka, qui a travaillé à l'usine de turbines, et nous avons besoin de lui de toute urgence !

Après les mots « de toute urgence », le postier considéra Oleg comme s'il avait enfin trouvé un interlocuteur digne de confiance, et il leur donna des indications détaillées, si bien qu'après avoir cahoté dans le 4x4 sur cinq à six kilomètres de mauvaise route, ils trouvèrent l'ingénieur dans un endroit qui comptait deux bâtiments et quelques baraquements, dans une sorte de cabane en rondins qui servait de café, accoudé à un comptoir qui ressemblait à la caisse d'une épicerie. Ici, on s'asseyait autour de nappes à carreaux, ça sentait la rakija, il y avait des canettes de Coca-Cola et de Fanta sur l'étagère, mais elles avaient l'air de servir davantage de décoration qu'autre chose. Une ampoule nue brillait, et il y avait au mur pour une raison étrange un poster de Metallica – c'était sans doute censé donner une touche moderne, mais ça leur rappela plutôt la déchéance de l'industrie...

– Vous connaissez Sobotka, l'ingénieur ? demanda Nikola depuis le pas de la porte à la vieille femme en tablier qui faisait office de serveuse.

Puis Nikola s'aperçut que ses lacets étaient défaits, et il s'agenouilla pour les rattacher, ce qui – maintenant qu'ils étaient tous en train de le regarder – lui donna l'impression qu'il avait coulé.

Oleg était debout sur le pas de la porte, les regards se tournèrent vers lui, et sous la fumée et la lumière blanche il ressentit une légère peur face à l'ambiance de cette tanière : il était, pensa-t-il, trop bien habillé, rasé, certes avec des cernes maladivement noirs et un peu bouffi, mais soigné, se dit-il, quel mot inattendu, *soigné*, ça, c'est facile d'être soigné ici... Mais il l'était, il le voyait, la peau de son visage était douce pour les standards d'ici, il se sentait tendre, trop tendre sous ces regards et ces mentons secs et carrés, et il entra, comprenant instantanément qu'il ne pouvait pas rester ainsi, sur le pas de la porte, comme s'il avait peur de quelque chose, il devait entrer dans cette tanière, entrer comme un investisseur.

Il faudrait peindre la scène, ça pourrait faire une huile sur toile post-social-réaliste – *L'entrée de l'investisseur* – pensa-t-il en faisant un pas à l'intérieur comme on monte sur un podium, dans son long manteau de cachemire, avec son écharpe noire et sa toque de fourrure à la main, il entra comme si c'était un bien immobilier qu'il avait l'intention d'acheter, il inspecta le plafond, observa les coins gras de fumée, et regarda ensuite les gens en faisant un léger signe de la tête, comme s'il se balançait vers l'avant, avec une douce expression d'approbation, exactement comme s'il était entré dans le vestiaire suant et puant de son équipe, lui, le nouvel entraîneur, le faiseur de merveilles qui allait de cette poignée de misérables faire une équipe qui gagne, les forcer à jouer à nouveau, c'est ainsi qu'il entra, comme un investisseur, un type brumeux dont ils avaient peut-être même rêvé, ou peut-être que non – ils pensaient plus vraisemblablement que personne ne viendrait jamais : il n'y avait indéniablement plus trop d'espoir depuis que l'État

leur avait supprimé la ligne ferroviaire subventionnée, et le bus non plus ne passait pas souvent.

– Est-ce que Sobotka, l'ingénieur, est ici ? demanda-t-il d'une voix forte.

Un homme, trapu et un peu voûté, se leva sans se presser et se dirigea vers lui. Il avait déjà les cheveux gris, et la teinte rubiconde de son visage indiquait qu'il avait un jour été blond.

– Sobotka, dit-il. Qu'est-ce que vous me voulez ?

– J'ai entendu dire que vous étiez l'ingénieur en chef de l'usine.

– L'un des ingénieurs en chef, corrigea-t-il.

Oleg l'observa.

Grâce à ses années d'embrouilles avec des mensonges en tous genres, il avait l'œil pour les visages humains : les faux-jetons avaient sur le visage une couche protectrice et un léger voile sur les yeux – c'étaient des visages flous, avec un regard qui faisait semblant de te regarder, mais dont une partie restait à l'intérieur, comme si elle gardait déjà son pourcentage sur l'affaire. Il y avait un autre genre de types, ceux qui ne te regardaient même pas : ils ne donnaient pas de faux espoirs. Ceux qui te regardaient franchement comme Sobotka étaient soit honnêtes, soit des tueurs, mais il n'avait pas cette étincelle, cette sorte de plaisir du jeu, qu'il avait remarquée chez les tueurs.

Ça, on ne pouvait le remarquer que pendant les premières secondes – ensuite, c'était de plus en plus difficile.

Les paroles troublent le regard, avait-il coutume de dire pour expliquer sa philosophie de la première impression.

– Nous voulons relancer la production, dit Oleg. À l'usine de turbines. On aimerait savoir si c'est faisable.

L'ingénieur tira une bouffée, cligna des yeux et fixa Oleg. Le soupçon affiché : un folklore auquel ne jouent plus que les vieux et les ivrognes.

– Vous vous foutez de ma gueule...

L'ingénieur, manifestement, s'en était collé une bonne.

– On n'est pas venus ici pour déconner, dit Oleg. C'est pas exactement la porte à côté.

3.

– Comment est-ce que l’usine fonctionnait, autrefois ? demanda-t-il dans la voiture en faisant demi-tour sur la neige boueuse.

– Ha, ha... Nous avons un marché quand il n’y avait pas de marché... Vous savez, sous le socialisme. Et ensuite, quand le marché est arrivé, nous n’avons plus eu de marché. Comment l’expliquer ?

Oleg attendit que la question s’évapore avec l’alcool. Il appuya sur un bouton et baissa légèrement les vitres arrière.

– D’accord, et comment est-ce que ça fonctionnait au niveau organisationnel, en interne ? demanda-t-il d’un ton qui sait ce qu’il veut.

Il y avait déjà réfléchi, et à présent, il se récapitulait une fois de plus la situation. D’une, lui et Nikola ne connaissaient absolument rien à ce travail. De deux, il fallait faire vite. Deux facteurs qui ne faisaient pas bon ménage.

Mais là, sur la banquette arrière, se trouvait un troisième facteur. Cet homme savait comment tout avait fonctionné. Avec lui, le premier et le deuxième facteur pouvaient être combinés. Oleg le regarda dans le rétroviseur. Il était la solution. Il baissa un peu plus les vitres arrière. De dehors parvenait l’odeur froide des conifères – il me faudrait un parfum comme ça, se dit-il.

– Au niveau organisationnel ? Ben, c’était comme c’était à l’époque...

Sobotka rit dans le courant d’air.

– Comme on dit, l’autogestion, ouvrière, c’est comme ça que ça s’appelait, non ?

– Et, est-ce que ça bossait ? Est-ce que c’était le chaos qu’on nous dit ? demanda Oleg.

Sobotka se tut un peu, comme s'il voulait se remplir les poumons d'air, avant de répondre :

– Ça bossait complètement normalement. Ceci dit, je ne sais pas comment on bosse aujourd'hui, vu que je n'ai pas bossé depuis... Je veux dire, pas dans cette branche.

– Donc, mon plan, c'est que l'usine se remette en marche le plus vite possible, qu'on répare ce qui doit l'être, qu'on me dise de quels matériaux vous avez besoin, qu'on puisse se les procurer, qu'on me fasse une liste de tout ce qu'il faut. Nous fabriquerons les mêmes turbines.

Les mêmes ? Ballotté dans ce 4x4 japonais, Sobotka se dit qu'il était tombé dans une machine à remonter le temps, conduite par deux spectres. Oleg était assis à l'avant, et il ne pouvait pas voir son visage. L'autre avait baissé la tête, il s'était sans doute assoupi. Ils avaient attaché leur ceinture, signe indubitable qu'ils étaient étrangers.

– Dites-moi, seriez-vous capable de relancer la production ? D'organiser tout ça ?

– Hmm. Ben, si j'ai tout ce qu'il me faut...

Respirant cet air qui le dégrisait, Sobotka entendait encore résonner dans sa tête : les mêmes turbines. Ils n'y connaissaient rien. Elles étaient devenues obsolètes. S'il leur disait, est-ce que ça allait les décourager ? À la place, il souleva prudemment :

– Mais j'ai travaillé il y a longtemps, dans l'ancien système. C'était à l'ancienne.

J'en ai rien à battre de votre système, faillit prononcer Oleg, mais il dit :

– En ce qui me concerne, vous pouvez vous organiser comme ça vous chante, moderne ou à l'ancienne, vous pouvez même vous autogérer entre vous si vous voulez. Moi, je me charge du financement et du placement de produit. Vous, de l'organisation.

Il ne m'a pas bien compris, se dit Sobotka.

Oleg poursuivit :

– Le plus simple, c’est que vous vous organisiez comme vous savez le faire. Nikola sera le directeur, juste pour que nous ayons un certain contrôle. Mais nous ne serons pas dans vos pattes, vous serez libres. Donc, auto-organisation, mais l’usine doit être opérationnelle rapidement. Sinon, on procédera autrement.

– Vous me prenez un peu au dépourvu... soupira Sobotka. D’accord, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir.

C’est exactement ce que je voulais entendre, pensa Oleg.

Sobotka prit une inspiration, considéra les deux hommes à l’avant, regarda autour de lui, cherchant la caméra cachée. S’il était plus sobre, se dit-il, il pourrait mieux évaluer la situation. Attends, ils veulent l’employer... Alors qu’il n’a pas travaillé depuis vingt ans, et qu’il serait bien en peine de produire une turbine d’aujourd’hui. Ces types débarquaient complètement.

Oleg monta les vitres arrière.

– Dans quel état est l’usine, à l’intérieur ?

– Le principal devrait y être. Avant la fermeture, il y a eu une rumeur comme quoi ils voulaient brader les machines, alors, nous les avons enracinées.

– Pardon ?

– Nous avons enterré les socles avant de les couler dans le béton.

– Respect ! s’exclama Oleg en se retournant légèrement. Et après, il ne s’est rien passé ?

– Pendant la guerre, le bruit a couru que c’était réservé pour Ragan. C’est un type de là-bas, d’une autre ville, un mafieux, si bien que personne n’y a touché... Mais il ne savait sans doute pas quoi en faire. L’État aussi a fait des promesses, mais rien. Et, d’ailleurs... comment ça se fait que vous avez décidé d’investir ?

– On a un plan de développement.

Après une pause, Sobotka finit par se lancer :

– Vous savez, nos turbines, celles d’aujourd’hui sont,

comment dire... moins volumineuses. Il faut... moderniser tout ça. Du coup, vous avez sans doute besoin de quelqu'un de plus jeune, de plus au courant.

– C'est honnête de ta part. Mais nous allons fabriquer les mêmes turbines ! Le modèle 83-N, c'est bien ça ?

Sobotka se figea.

– Je vois que tu t'y connais.

Inconsciemment, il s'était mis à le tutoyer car, même si la situation tout entière était invraisemblable, cette dernière phrase l'avait tellement ébahi qu'il s'était dit que le reste n'était finalement pas si surprenant. Peu de gens savaient encore ces choses-là.

83-N ? Lui-même l'avait presque oublié, car ils avaient donné à chaque turbine un surnom, ils n'utilisaient pas leur appellation technique.

83-N. Au début, se souvenait-il, ils l'avaient appelée la *huit-trois*, puis, rapidement, la *troïka*. Quand Gorbatchev avait initié la perestroïka, quelqu'un avait lancé :

– Il a copié sur nous comme Edison sur Tesla !

Ça n'avait sans doute pas beaucoup de sens, mais ils aimaient répéter cette blague.

– On fait un tour de l'usine demain matin ? Dix heures ?

Ils déposèrent Sobotka devant chez lui. Il claqua la porte arrière, tirant de son demi-sommeil Nikola, qui aperçut sous la lueur des phares, tandis qu'ils faisaient demi-tour, d'incroyables créatures dans le jardin de Sobotka.

– C'est quoi ces gremlins ?

– De quoi ?

Oleg avait déjà fait pivoter le véhicule.

– On ne les voit plus.

– Des gremlins ?

– Pas des gremlins-gremlins... Des trucs chelous.

– C'est bon, Niks, rendors-toi.

Sobotka manqua la serrure plusieurs fois avant d'y introduire la clé. Quand il se réveillerait le lendemain matin, se dit-il, il ne se souviendrait de rien.

Le matin est gelé, l'air tranchant.

Oleg fume sur la terrasse et contemple la bourgade.

Plus bas dans la rue, dans la neige fraîche, un homme avec des sacs plastique promène un chien, noir, grand, en laisse. L'homme a beaucoup de sacs plastique, de pochons, de sachets ; trop.

L'homme aux sacs plastique parle au chien, comme à un enfant désobéissant.

Ensuite, soudain, quelque chose crie dans les airs.

Puis il se met à courir, avec le chien, se réjouissant, avec le chien. Même si, en vérité, je ne sais pas si le chien se réjouit, se dit Oleg. Car l'homme aux sacs plastique est fou, et le chien ne l'est peut-être pas.

Oleg se tient ainsi en hauteur, il fume, et tout ce qu'il voit, ce sont des impressions sur le bout de la langue – et on pourrait dire que c'est ce qu'il pense, ou ce qu'il a conçu (s'il était du genre littéraire), mais la pensée est une chose relativement instable, comme le concept, et c'est en lui faisant un peu violence que nous la traduisons en phrases, selon la logique du sujet et de son action, ce qui est un mécanisme grammatical, dont le lien avec le monde est limité, et moi, en réalité, je ne pense pas en phrases nettes, ce sont des impressions sur le bout de la langue, se dit Oleg.

Ils entrèrent dans l'usine. Odeur de poussière. Rumeur au travers des fenêtres cassées, tout en haut, bruissement d'ailerons à la sortie.

Le long du mur, un tas de neige gelée tombée du toit. De l'extérieur entrait la lumière du matin d'hiver, pénombre. De longues toiles d'araignée flottaient du plafond, reliant les piliers entre eux, tels des filets pour trapézistes. Dans cette lumière floue, avec la poussière en suspension dans le froid glacial, il sembla à Oleg que les yeux de l'ingénieur s'étaient voilés. Il détourna le regard et s'arrêta, laissant Sobotka passer devant. Sobotka aurait préféré être ici seul : pour crier, jurer, parler avec les fantômes. Il lui semblait qu'il allait tomber sur lui sans cheveux gris, sur lui avec sa coupe mi-longue et ses rouflaquettes, qui parade dans sa Fiat 125 de fabrication polonaise, qui a une jolie femme, qui a un enfant dont il croit qu'il vivra mieux que lui, et le sourire désinvolte du jeune homme à qui tout réussit, le sourire que certains prenaient pour de l'arrogance. Tandis qu'il enlève les toiles d'araignée de la machine qu'ils avaient il y a bien longtemps importée du Japon, en s'efforçant de lutter contre une grosse quinte de toux, Sobotka ferme les yeux, et même si les sons sortent de la lie de ses poumons, il lui semble qu'il entend le ronronnement des machines. Et qu'il voit ces gens d'il y a longtemps.

Le ronronnement des machines résonne dans son oreille interne. Il regarde l'engin devant lui et il voit le vieux Brko qui manœuvrait *la japonaise*, Brko qui lui avait un jour lointain, tout au début, appris les ficelles du métier : *Tout doux, on n'est pas pressés ; ce qui est important, c'est d'être précis, pas rapide.*

Il voit Slavko, dans son bleu de travail avec le stylo et le carnet dans la poche du haut.

Et Arman, le machiniste dont le juron favori était : *Enfoiré de globe terrestre !*

Tous ces visages d'un coup, figés dans le temps avec les machines.

Il voit le vieux directeur, Veber, qui s'énervait contre lui : il estimait qu'il était trop gâté, comme toute sa génération.

Cet homme toujours en complet gris – le pouvoir gris du parti, c’est comme ça qu’il le percevait.

Sobotka se souvient du grand conflit avec lui dans les années quatre-vingt, quand il avait compté parmi les organisateurs de la grève.

Le directeur s’était senti *trahi par ses propres enfants*.

– Vous me tournez le dos ! J’ai bâti cette usine ! avait-il hurlé au conseil des ouvriers.

– Mais c’est l’inflation, et nos salaires ne suivent pas !

– Tout part à vau-l’eau... L’État a demandé l’aide du FMI, vous comprenez ce que ça signifie ?!

Sobotka et les autres avaient réussi à faire en sorte que le conseil des ouvriers vote la grève. Ils avaient fait grève trois semaines, Sobotka galvanisait les foules, il parlait beaucoup. Même la télévision était venue, ils étaient passés au journal. Il se sentait comme un héros du syndicat polonais *Solidarność*, c’étaient eux ses modèles : Lech Walesa l’électricien moustachu, et tous les autres.

Il régnait une étrange euphorie, on ne dormait pas beaucoup.

Il regarde au loin vers l’accès à l’espace bureaux et voit la silhouette de Zelda, avec qui il avait eu une aventure pendant la grève – ses cuisses lui reviennent en pensée et il ressent une tension à l’aîne, ce qui l’étonne, le paralyse presque, il se fige.

Il tressaille.

Bruissement d’ailes en haut, un oiseau sombre s’était caché. Il fait dans le hangar deux ou trois cercles brisés et nerveux et s’enfuit par une fenêtre cassée.

Oleg est resté là-bas derrière, à l’entrée, il fume. Son assistant – comment il s’appelle déjà ? – a les mains dans les poches, il regarde en l’air. Il ne fallait rien leur raconter de tout ça, il le savait. Depuis déjà des dizaines d’années,

beaucoup se vantaient de leur dissidence, réelle ou imaginaire, à l'époque du socialisme, et lui, il la taisait depuis des années. En vain – tous ceux qui auraient pu l'employer finissaient par se souvenir d'une manière ou d'une autre qu'il avait été le gréviste en chef, qu'il avait attisé la révolte des ouvriers. Qui a besoin de *ce genre* de dissident ?

Mais à l'époque, ils avaient réussi, le gouvernement de la République avait étudié leur cas et leurs revendications avaient été exaucées. Il se souvient bien du moment où le vieux directeur l'avait convoqué et – quand Sobotka était entré dans son bureau – il s'était levé et avait dit :

– On dirait que ça te réussit mieux qu'à moi. Tu veux prendre ma place ?

À l'époque, il avait souvent raconté cette scène, c'était une bonne anecdote.

Il omettait cependant le sentiment étrange qui l'avait envahi, en sortant du bureau après cette discussion.

4.

En l'attendant, Veber sirotait une rakija sur laquelle quelqu'un avait écrit au marqueur *rakija pour l'âme*. Peut-être, se dit-il, une boutade sur son athéisme de la part de ce quelqu'un qui lui avait offert il y a longtemps cette bouteille triangulaire dans laquelle flottait un brin de plante aromatique, et qu'il avait ouverte maintenant, comme s'il célébrait quelque chose.

Il contemplait la feuille de papier, encore dans la machine à écrire, sur laquelle il avait le matin même tapé sa demande de départ à la retraite. Il regardait cette feuille comme s'il avait peur de la sortir de la machine, et il la laissait mariner comme cette plante dans l'alcool, à coup sûr médicinale.

Il réfléchit de nouveau à leur grève. Ils le voyaient comme quelqu'un de l'autre camp. Il avait perdu le lien avec eux. En réalité, se dit-il, il avait perdu le lien avec lui-même. Avec la manière dont il voyait son rôle, quand il s'imaginait l'avenir, il y a bien longtemps.

Fin de l'histoire. Elle est inscrite là-bas et le regarde.

Il fallait boire la coupe jusqu'à la lie, sortir cette feuille d'un geste sec, comme on arrache un pansement.

Quand Sobotka entra dans son bureau, Veber se leva et lui dit :

– Ça te va bien la moustache. C'est comme celle de ce Polonais, hein ?

– C'est juste une moustache.

– Quoi qu'il en soit : on dirait que ça te réussit mieux qu'à moi. Tu veux prendre ma place ?

Il y avait dans ces mots quelque chose qui appâta un sourire sur le visage de Sobotka.

– Non. Comment est-ce que je pourrais mener les grèves ?

– Eh, c’est bien tout le problème ! Je suis un vieux révolutionnaire, et, tu vois, je ne peux pas mener de grève.

Veber se comportait d’habitude de manière bien plus formelle, et Sobotka comprit immédiatement qu’il avait bu.

Ils s’assirent l’un en face de l’autre.

– Que veux-tu, poursuivit Veber, nous nous sommes battus pour un État de travailleurs, et maintenant, nous devons le diriger.

– Je pensais que vous étiez contre la grève...

– J’en ai mené, des grèves. Ensuite, je suis parti à la guerre, et ensuite, voilà, nous avons vaincu. La victoire est une chose perverse. Tu verras.

– Après la victoire, vous êtes arrivés au pouvoir. Moi, le pouvoir ne m’intéresse pas.

– C’est très noble de ta part.

Sobotka sentit l’ironie et ne répondit rien.

– Mais c’est bien là tout le problème, poursuivit Veber.

– Quel problème ?

– Le problème, c’est que tu ne veux pas prendre le pouvoir, alors que tu m’as évincé. Le problème, c’est qui est-ce que tu vas mettre au pouvoir !

– Ne vous mettez pas dans cet état.

Et ce petit con se fout de ma gueule, par-dessus le marché, se dit Veber.

– Ne t’inquiète pas. Je pars à la retraite... Trinquons à mon départ !

Sobotka comprit alors qu’il l’avait réellement *évincé*, et il ressentit un léger malaise quand Veber se redressa et leva son verre.

– Ce n’était pas contre vous personnellement.

Ils trinquèrent.

– Tu as réussi à obtenir une hausse des salaires, et moi pas. À quoi est-ce que je pourrais bien encore servir ? Appelle-moi dès que tu auras trouvé quelqu’un qui puisse

me remplacer. Je n'ai pas envie que ceux-là en haut vous parachutent quelqu'un qui ne connaît rien à rien.

Il sentait que le vieux l'entraînait sur un terrain glissant.
Tu veux prendre ma place... Appelle-moi...

– Je ne fais pas partie du système, ce n'est pas à moi de décider.

– Tu dois prendre tes responsabilités maintenant, c'est comme ça. Tu crois que quelqu'un d'en haut va résoudre tout ça ? Hein ?! Pardi, mais tu crois encore plus au système que moi !

Sobotka eut un sourire ironique.

– Tu te dis, nous nous sommes révoltés et... notre grand-papa à tous va venir régler les choses. Mais moi, je sais bien qu'il n'existe pas. À ton tour maintenant de prendre soin du joujou, continua Veber.

– Je ne veux pas de votre fauteuil, pas plus qu'entrer en politique, le coupa Sobotka, ce qui signifiait qu'il ne voulait pas entrer au parti, mais inutile d'insister lourdement.

– Aha, donc, tu penses qu'une grève, ce n'est pas de la politique. À l'époque où je menais des grèves, ce n'était pas mon avis.

Il resservit de la rakija dans les deux verres. Sobotka n'avait plus le cœur à boire.

– Je devrais y aller.

– Et où est-ce que tu veux aller ? Tu as un plan ? Dis-moi, c'est quoi ton plan, Walesa ?

Sobotka prit son verre, le vida, alluma une cigarette sans demander la permission, et dit :

– Très bien, moi aussi je vais être franc. Vous ne pouvez pas me pardonner cette grève, et maintenant, vous me faites tourner en bourrique.

– Je te demande juste quel est ton plan.

– Si j'avais un plan, s'enhardit Sobotka, peut-être que ça m'attirerait des ennuis.

– Quoi ? Chez nous, on n'arrête pas les ouvriers qui font

grève. On n'est pas en Russie, ni encore moins, grâce à Dieu, en Albanie.

– Mais si j'avais un *plan*, alors, ça serait plus sérieux.

– Aha... tu as peur de parler ? se renfrogna Veber. Il lui resservit de la rakija.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Ah bon ? Et qu'est-ce que tu as dit, alors ? Tu as peur de penser, et tu n'as aucun plan ? Ou alors... tu te contentes d'attendre et de voir, comme vous tous, les jeunes.

– Mais si c'est le cas, c'est à cause de vous ! s'écria Sobotka, sachant qu'il franchissait une limite. Qui a jamais demandé quoi que ce soit à ma génération ? C'est vous qui nous dirigez, (le ton ironique lui échappa) les vieux révolutionnaires.

– Tu as raison.

Sobotka le regarda par en dessous – les mots qu'il avait prononcés le rendaient nerveux, et il s'était attendu à une autre réponse.

– Mais les choses changent, comme tu le vois, poursuivit Veber, je t'en prie, autogère, à ta manière ! Tu feras certainement mieux.

– Ça, c'est dépassé, le coupa Sobotka.

– Très bien, dans ce cas, buvons en silence.

Le vieux se dirigea vers un gramophone que Sobotka venait à peine de remarquer dans le coin du bureau et mit un disque. Le grésillement du vinyle, du classique, un orchestre. Fort.

Sobotka but une gorgée.

Il regarda Veber lever son verre, comme s'il le voyait soudain de très loin.

Il ne s'attendait pas à ce que Veber écoute ce genre de musique. C'était une sorte de drame, comme un voyage en mer : archets, trompettes, cymbales et cors. Veber alluma lui aussi une cigarette.

La fumée se répandait paresseusement dans le bureau,

que l'ampleur de cette musique rendait plus grand, plus profond, peut-être plus sombre. Le vieux fixait sa machine à écrire, le visage à présent détendu ; ses joues s'allongeaient comme s'il adoptait le rôle d'un vieux chef indien. Puis il leur resservit de la rakija, et Sobotka, les oreilles bourdonnantes, avait l'impression d'être dans un film au ralenti, comme sous l'eau.

– *Spartacus*.

La musique accéléra en une sorte de danse sautillante dans laquelle Sobotka s'imaginait des femmes, rien que des femmes.

Il était sorti de ce bureau réchauffé par la rakija, il avait marché dans ces couloirs tel Œdipe, en pensant : *je l'ai évincé*. Lui, Sobotka, avait chassé un vieux seigneur partisan qui semblait éternel, et tout ça, il l'avait fait, pour ainsi dire, avec légèreté.

La rakija l'emporte et au lieu de passer devant la porte du bureau où travaille Zelda, il entre. Elle se lève et le regarde sans un mot, comme si elle avait peur du bruit : il ne devrait pas faire irruption ainsi, elle n'est pas seule dans ce bureau, heureusement que sa collègue n'est pas là, mais, que fait-il, il ferme la porte à clé, il s'approche, ils ont des mouvements vifs comme des animaux, et déjà il la tient, ils ne devraient pas faire ça, mais il fait tout ça, et elle le regarde effrayée par des frontières imaginaires, mais elle ne proteste pas, elle ne dit rien, et lui aussi garde le silence, on n'entend que son souffle.

On n'entend que son souffle tandis qu'ils baisent sur le parquet, et ensuite le téléphone sonne, ce téléphone sonne terriblement longtemps, dans ses oreilles à elle, dans son corps tout entier, puis il s'arrête un instant, puis recommence à sonner, puis s'arrête, c'est certainement le directeur qui a

besoin d'elle, lui seul est si insistant, mais elle n'y prête plus attention, elle n'a même plus envie que la sonnerie cesse.

Tout est silencieux.

Il s'est arrêté d'un coup, et s'est assis sur le sol.

Elle le regarde :

– Qu'est-ce qui se passe ?!

Puis, quelques secondes plus tard, elle se rappelle où ils sont.

Après s'être redressée et avoir lissé sa jupe, elle dit comme pour elle-même :

– Tu te fous de ma gueule.

Elle le regarde : il est encore assis par terre, la tête rejetée en arrière, comme s'il profitait du soleil, les cheveux dorés, le visage plein d'un étrange vide.

En allant déverrouiller la porte, elle lui dit :

– On est allés trop loin.

Il la regarde en se levant, et l'espace d'un instant lui traverse l'esprit la phrase : *partons ensemble n'importe où*.

Il sait que ce n'est pas vraiment la phrase idéale, mais il la prononce quand même.

Haussant les sourcils, Zelda lui désigne la porte, et quand il est sorti, elle s'assoit et se répète pendant un certain temps, comme si quelqu'un de plus âgé lui parlait : *hé, reprends-toi*.

Sa collègue Hanka entra dans le bureau comme si elle savait, lui sembla-t-il – elle avait peut-être croisé Sobotka dans le couloir, réfléchit Zelda, ou peut-être même qu'elle avait essayé d'entrer quand c'était verrouillé – et lui dit :

– Hé, ma petite Zelda, tu en penses quoi, toi, ça va où, tout ça ?

– Qui sait ?

– Bah, tu es jeune, tu peux encore partir, c'est ta chance.

– Et où est-ce que je pourrais bien aller ?

– Moi ? Si j'étais toi : à Hollywood, chez Richard Gere.

Elles avaient toutes les deux éclaté de rire.

Zelda était venue de la grande ville, elle n'était là que depuis six mois ; son aventure avec elle avait ouvert à Sobotka un monde inconnu : tout était devenu indéfini, un indéfini si attirant. Peut-être que même ça, le fait qu'il se soit mis en grève avec tant de passion, avait à voir avec elle : en lui avait éclos une autre personnalité, et cette autre personnalité voulait faire ses preuves. Il avait renié sa vie telle qu'elle avait été jusqu'à présent, et c'était libérateur, comme une inondation de lumière, mais à présent, en s'éloignant de son bureau, il sentit qu'il ne savait plus exactement où il était. Tout s'était accéléré, le monde s'était soudain décomposé sous leurs yeux, nettoyé, comme si un énorme chasse-neige était passé, mais – *Tu as un plan ?* avait demandé Veber, et cette question continuait de lui résonner dans la tête, se mêlant à cette musique et à l'image de la fumée qui flottait dans le bureau, à l'odeur de la rakija, à l'odeur de Zelda, et à ce sentiment d'avoir débouché sur une clairière inconnue, sans savoir où s'arrêter.

Ce jour-là, Sobotka, en rentrant chez lui, avait fait l'amour à sa femme.

Il avait compris, plus tard, que c'était alors qu'avait été conçue leur fille la plus jeune qui l'avait, finalement, ramené dans son couple.

Il n'avait jamais pu s'expliquer cette journée.

Non, il n'avait trouvé personne pour remplacer Veber. Comment aurait-il pu dénicher un directeur contre la volonté duquel il irait plus tard, quand le besoin se ferait sentir, à nouveau de se mettre en grève ?

Par la suite, il y avait beaucoup réfléchi. Qu'aurait-il dû faire ? Comment ? Comme si le vieux, en jetant ses dernières cartes, avait voulu se venger en lui imposant ce poids.

Il avait ressenti, plus tard, une sorte de vague culpabilité pour tout ce qui s'était ensuivi. Les ouvriers du syndicat Solidarność se sentaient-ils comme ça eux aussi ? Était-ce ça qu'ils avaient voulu ? Plus tard, Sobotka avait suivi Lech Walesa, il l'avait vu à la télévision en tant que président de la Pologne, et avait essayé de comprendre ce que Walesa avait fait, à part détruire leur socialisme, communisme, peu importe son nom.

Je ne voulais pas devenir directeur, et il est devenu président, il doit savoir ce qu'il veut, se disait Sobotka. Mais avec le temps, cependant, il lui sembla que Walesa non plus ne savait pas ce qu'il voulait, pas plus que lui, Sobotka, quantité négligeable, qui s'était après cette grève, le moment de sa vie où il avait été le plus épanoui, senti devenir de plus en plus négligeable, se transformer progressivement en plancton.

Restait le souvenir qu'il avait autrefois été important, alors, à l'usine. Mais ce souvenir, d'une certaine manière, n'était plus explicable.

Il les avait entendus à plusieurs reprises le louer pour avoir fait tomber le communisme. À l'époque de la guerre, ça lui avait assuré une certaine immunité, il s'en servait de temps à autre et disait aux nouveaux caïds :

– Et tu étais où pendant que je faisais tomber le communisme ? Tu étais où quand l'UDBA* me cherchait des poux dans la tête ?

Alors, ils se taisaient.

En vérité, ils l'avaient deux ou trois fois convoqué à des entretiens informatifs au cours desquels il se montrait inoffensif et taiseux, si bien qu'ils avaient changé de tactique et le rencontraient au comptoir, se matérialisant à ses côtés

* UDBA (Uprava državne bezbednosti) : services secrets de la République fédérative socialiste de Yougoslavie.

comme par hasard, pensant qu'il laisserait après quelques bières échapper quelque chose ; à leur manière répugnante ils essayaient d'adopter un ton amical – un type particulièrement maladroit, il le surnommait le Boulet, avait été chargé de son cas.

– Et toi, Sobotka, tu es catholique ?

– De naissance...

– Tu es croyant ?

– Ben... Ça dépend.

– Ha ha. Ça dépend ! Bravo. Tu pourrais entrer au parti alors.

– Rien ne presse.

– Et ta femme est allemande ?

– En partie.

– Son nom de jeune fille est allemand.

– Oh oh, vous êtes vraiment bien informés. Peut-être même qu'il est juif ?

– Sans blague !? Vraiment ?

– Renseignez-vous.

– T'es quand même pas un syndicaliste catholique comme ce Polonais ?

– Ma femme est orthodoxe, si ça vous intéresse tant que ça.

– Tu te fous de ma gueule.

– Mais quel syndicat catholique, bordel ? Vous avez vu la gueule de la répartition ethnique, par ici ?

– Je sais, c'est bien pour ça que ça m'étonne.

– Ha ! Moi aussi, ça m'étonnerait.

– Ah, tu vois...

Malgré tout, ces histoires le déprimaient légèrement. Il n'aimait pas qu'ils l'interrogent. Sa femme Zlata, elle, allait jusqu'à affirmer qu'« il leur en coûterait leurs enfants », car à l'époque, on pensait encore que le système était éternel.

Quelques mois après la grève était arrivé une sorte de petit directeur de pacotille, un « technocrate » comme on dit, un soi-disant expert, qui n'avait même pas déménagé en ville, mais qui faisait des allers-retours en véhicule officiel. Ils avaient ensuite organisé une autre grève, mais c'en était sans doute déjà trop : chaque jour, des grèves passaient au journal télévisé, il y en eut plus de mille cinq cents cette année-là, le système tout entier virait à la grève, et elles ne faisaient plus sensation.

Même ce Boulet ne venait plus le tourmenter ; qui sait à quoi ils l'occupaient à présent.

Parfois, il croisait Veber dans la rue, ils se saluaient sans s'approcher, mais une fois, alors qu'ils venaient de manquer de se percuter à la sortie de la boulangerie, Sobotka s'était vu contraint de s'arrêter. Il savait déjà confusément que le vieux allait le faire tourner en bourrique, mais il avait tout de même été surpris de la manière dont Veber s'y était pris :

– Le parti est plein de petites raclures, et les travailleurs sont des imbéciles. Ce n'est plus le parti des travailleurs. Mais rappelle-toi, officiellement, l'État est encore celui des travailleurs, et tu dois saisir ta chance. Reprenez l'usine, vous, ces types-là ne savent pas quoi faire de vous.

Le vieux parlait comme sur le ton de la confiance. Sobotka s'était étonné de cette intimité, étant donné qu'ils ne s'étaient, de fait, jamais bien entendus. Oui, s'était-il dit, il me forme comme son successeur. Et par ailleurs, il a légèrement pété les plombs.

– C'est bien beau, mais comment est-ce que vous feriez, vous ?

– Rassemble ceux qui ont une conscience de classe, et lancez-vous...

Sobotka avait éclaté de rire à ce discours de vieux partisan.

– Et où ça, dans la forêt ?

Le vieux s'était vexé, et avait déclaré en partant :

– C'est ça, rigole. Il y aura un combat. La seule question, c'est de quel côté tu te battras.

Sobotka s'était dit que le vieux se permettait vraiment tout, à cause de son immunité de vieux partisan, tandis que lui, Sobotka, n'avait pas le droit de parler comme ça.

Il l'avait suivi.

– Quel combat ?

Le vieux s'était retourné et, comme s'il s'énervait après un mauvais élève, s'était écrié :

– Bordel de merde, tu ne sais même pas ça ? Quand les travailleurs ne se battent plus pour leurs droits, alors, ils les montent les uns contre les autres !

Quand elle avait appris que sa femme était enceinte, Zelda lui avait dit :

– Le pire, c'est pas que tu m'as baisée, c'est que tu n'as pas de couilles.

Elle était partie dans sa Diane orange, et il ne l'avait plus jamais revue.

Son monde s'était fermé, à nouveau, mais il avait serré les dents.

Il avait eu une fille, elle gigotait des jambes dans tous les sens. Une image futile, peut-être, mais c'est comme ça qu'il s'en souvenait.

Avec son premier enfant, Jasmina, il avait été sérieux, mais avec Viktorija – c'est lui qui avait choisi son nom – il ne faisait que s'amuser. Il avait entendu dire que c'était toujours comme ça avec le deuxième enfant, que les gens étaient plus détendus, mais sans doute que lui fuyait aussi un peu dans ce rire, tout en commençant à exhaler de légers relents d'alcool, ce qui était loin d'amuser Zlata.